

Sm'Art

■ Expo en vue

Nature culture

Pour ce premier solo, la plasticienne suédoise Maria Friberg (1966, Malmö) propose une vidéo et deux séries de photographies évoquant la relation de l'homme à la nature touchant ainsi la question de l'anthropocène et de la responsabilité humaine. Son propos n'est point alarmiste mais poétique tout en pointant des situations inquiétantes. Un vêtement flottant dans l'eau comme une présence fantomatique, un enfant émergent d'une accumulation marine de déchets ou des humains juchés dans des arbres interrogent nos agissements. (C.L.)

→ Maria Friberg, "Time Trace", LMNO Gallery, 31 rue de la Concorde, 1050 Bruxelles. Jusqu'au 2 septembre. Du jeudi au samedi de 11h à 18h.

Diversité estivale

C'est un bel ensemble consacré essentiellement à la peinture, assez haut en couleur, avec des redécouvertes heureuses dont celle des abstraits construits que sont les Guy Vandenbranden et Jean Dubois qui reviennent au-devant de la scène, avec des valeurs sûres et recherchées comme Pierre Alechinsky, Walter Leblanc, Roel d'Haese et Reinhoud, avec un jeune tel Stephan Laplanche, avec des modernes tels Léon Spilliaert et Joseph Cassas, également avec Georges Collignon, Bernard Gaube, Georges Noël, le malicieux Lionel Vinche, le géométrique Georges Meurant, les portraits de Jacqueline Devreux et aussi James Brown ! (C.L.)

→ Galerie Pierre Hallet, 33 rue Ernest Allard, 1000 Bruxelles. Jusqu'au 3 septembre. Jeudi et vendredi : 14h30 - 18h30, samedi 11h30 - 18h30, dimanche : 11h30 - 13h30.

Premières œuvres

Fin d'été, début de saison, les galeries attaquent avec du lourd comme s'il fallait inscrire la rentrée sous les meilleurs auspices. C'est ainsi que Guy Pieters, outre qu'il joue la carte des bronzes de Jean-Michel Folon et d'Arman, le moins bon des apports de ces deux artistes à l'art de leur temps, privilégie, astuce de choc quand on sait que Pierre Alechinsky fêtera ses 90 ans en octobre, les "Premières œuvres" d'un homme qui n'aura jamais failli, sa créativité étant demeurée constante et généreuse tout au long de plus de six décennies de carrière et ce n'est pas fini ! Les peintures, une majorité à l'huile, proposées dans cette exposition estivale sont de première qualité, joyeuses, enlevées, presque paradisiaques au vu d'une longue histoire qui se poursuit avec bonheur. Lignes, humour et humeurs y jouent à saute-mouton avec des notes chromatiques effervescentes. (R.P.T.)

→ Guy Pieters Gallery, Zeedijk, 753, 8300 Knokke-Le Zoute. Jusqu'au 5 septembre, tous les jours, sauf les mardis, de 11 à 18h. Infos : 050.62.33.80 et www.guypetersgallery.com

Trio célèbre

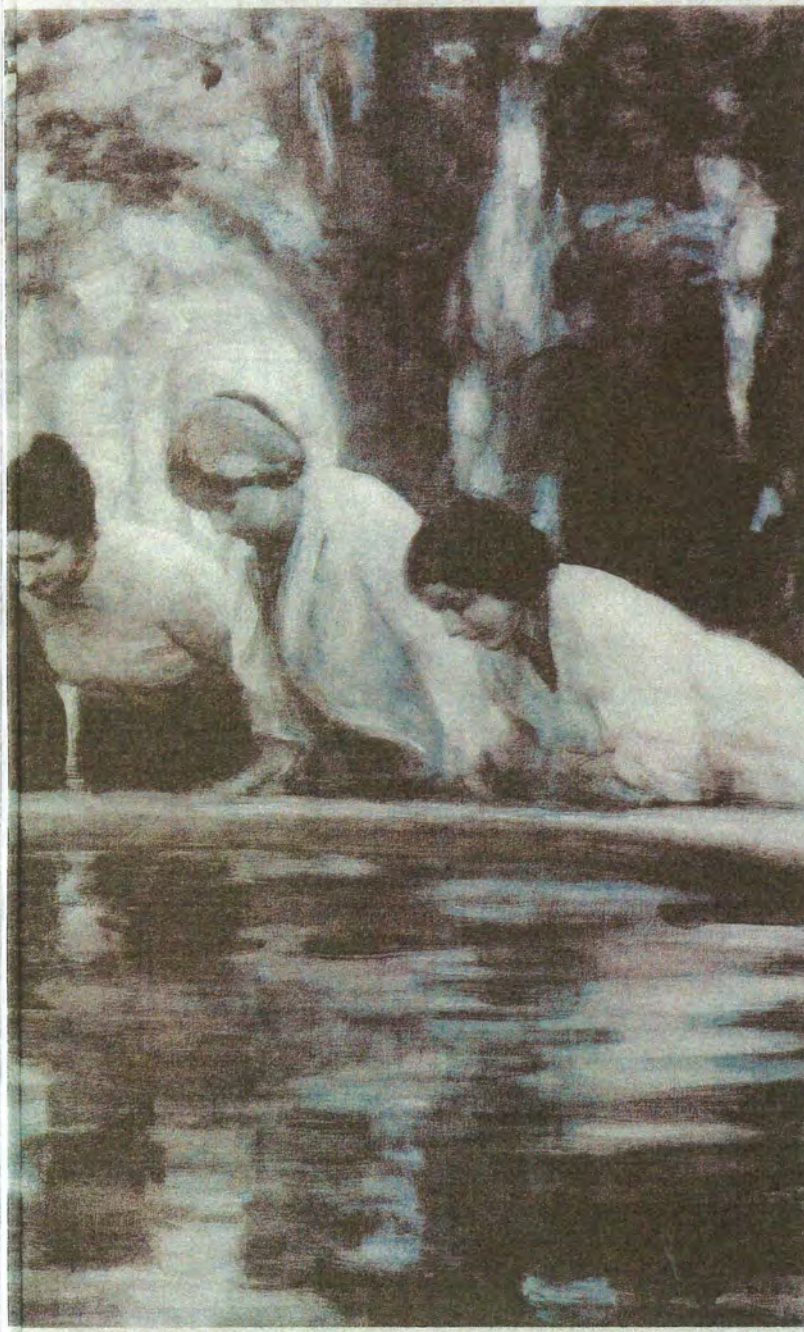
Chez Daniel Lelong, place à de solides têtes d'affiche. 30 dessins inédits d'Antoni Tapiés, une offre qui ne se refuse guère. A leurs côtés, bronzes et papiers de Günther Förg et, à la librairie, estampes de Jean Dubuffet. Sonnez clairons ! (R.P.T.)

→ Galerie Lelong, 13, rue de Téhéran, 75008 Paris. Du 6 septembre au 7 octobre. Infos : 01.45.63.13.19 et www.galerie-lelong.com

Peter Martensen "ravage" l'entendement



HENRIK PETTIG ADAGP, PARIS 2017



Peter Martensen
The Game 2010,
huile sur toile
140 x 180 cm
Collection privée

Peter Martensen,
The Unwanted 2016,
fusain sur papier
126 x 84 cm
Courtesy de l'artiste
et de la Galerie
Maria Lund

"On peut tenir mes œuvres pour politiques mais, en réalité, je travaille sur l'ambiguïté. Mon but est de rendre l'image réceptive à une vision nouvelle, un angle de vue inédit."

Peter Martensen

Infos pratiques

Musée d'art moderne et contemporain, rue Fernand Léger, 44270 Saint-Priest-en-Jarez (Saint-Etienne Métropole). Jusqu'au 27 août. Catalogue. Infos : 00.33. (0) 4.77.79.52.52 et www.mamc-st-etienne.fr

Bio express

Né à Odense, Danemark, en 1953. Académie royale du Danemark, à Copenhague, en 1982. Nombreuses expositions muséales au Danemark. "Ravage" est sa première expo monographique dans un musée français.

■ A voir au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne!

Tableaux, dessins, vidéos, l'art total d'un décrypteur de nos vies.

Roger Pierre Turine
A Saint-Etienne

LES GALERIES TOUJOURS EN MODE vacances sauf à la côte et Claude Lorent cible les principales, nous avons jeté notre dévolu sur quelques accrochages institutionnels qui pourraient alimenter votre solde de temps libre.

Il vous faudra faire vite mais, pourquoi pas, sur la route du retour de vos séjours plus au sud, là où le soleil brille. L'exposition dont il est question ici jouxte celle de Jaume Plensa sahiée avant les grandes migrations.

Il vous reste quatre jours pour vous en délecter ou, plus sûrement, voir ce qu'il nous reste à faire de nos vies quand tout, à l'entour, semble les dévoyer du chemin de fraternité et de compréhension d'autrui qui devrait nous occuper bien davantage. De la vie à la mort.

Gris-bleu, blanc et noir

Peter Martensen nous était totalement inconnu. Son art pourtant nous a pris comme un uppercut qui vise juste, à bon escient. Alors que ses dessins et vidéos sont à voir à l'étage, ses peintures – des dizaines – disposées près de l'entrée du musée, ensorcellent d'emblée.

Une charge explosive leur confère une identité si convaincante qu'on se demande d'emblée comment on a pu rater pareil artiste si longtemps !

Disposées un peu comme on montrait les tableaux jadis, par paquets à disséquer de bas en haut, les toiles de Peter Martensen ne s'écartent guère de chromatismes presque sans couleur. Les gris-bleus, blancs et noirs occupent leur espace comme pour en alourdir la charge.

L'homme hagard, en quête de lui-même ou de relations moins anonymes, moins égocentriques, plus amènes, est invariablement l'épicentre du petit théâtre dévoilé par un peintre qui n'hésite pas à privilégier les grands formats et une facture franche, réaliste en apparence mais surtout empli de non-dits.

Des non-dits ou sous-entendus que le climat des tableaux ne tarde pas à nous dévoiler comme des évidences dans un monde si dépourvu de conscience, de

solidarité.

Quelque chose, leur théâtralité très certainement, leur mise en scène aussi, nous rappelle la peinture de Goran Djurovic, dont nous vous avons déjà parlé. Ici toutefois, le geste pictural est plus directement contemporain et les couleurs sont moins frémissantes. Mais le climat est le même et la charge de facture aussi précise : l'homme, pourrait-on dire, dans sa médiocrité.

Regards absents

Et comme absent dans une société qui, cependant, requiert une participation qui ne semble guère être au centre de ses préoccupations.

Regardons bien ces tableaux qui nous toisent. Les scènes nous sont, quelque part à tout le moins, familières. Nous aurions pu les vivre et rien ne dit que nous ne les vivrions pas.

Qu'il s'agisse de "Jeu", de "Leçon", de "Perspectives", de "Transplantation" (Emigration), la donne ne change guère : des hommes se croisent, vivent de concert et ne semblent pas s'en apercevoir. Ils se croisent et ne se voient pas, comme ce fut déjà le cas dans "La Place", de Giacometti.

Peter Martensen a retenu les leçons plastiques de glorieux devanciers et ce n'est pas lui faire injure que voir chez lui ce qu'il a pu glaner auprès de Delacroix, Goya ou Velasquez, notamment.

Ses dessins et ses vidéos ne sont pas moins chargés d'intensité et de quêtes existentielles. Mélancolie, absence, distance, silence. C'est fort. C'est lourd. C'est indispensable. Chargé de sa dynamite très particulière et bouleversante. Un coup de poing lancé dans la mare de tant de dérives plastiques actuelles. Nous devrions tôt ou tard le revoir quelque part, la charge du musée stéphanois est de bon augure.